

M. Jobard ne doute pas que les populations zoologiques de l'Océan ne donnent bientôt lieu de la sorte à des pêches miraculeuses, et qu'elles ne suffisent à l'alimentation de la terre. Il a tenu, dit-il, une de ces lampes dans le creux de sa main, il l'a placée dans sa poche, sous son mouchoir, sans en avoir éprouvé le moindre incon vénient. On voit qu'une telle lampe peut hardi ment prendre le nom de *lampe merveilleuse*.

Toute la presse lilloise et bon nombre de journaux du département ont parlé, en termes fort élogieux, de l'inauguration des JARDINS DE LILLE.

Quand on semblait douter de l'avenir de cette œuvre grandiose, MM. les directeurs Delvil et Levy ont poursuivi résolument et mené à bonne fin leur entreprise.

Le début a été très-heureux. Le succès a été complet : il était juste et mé rité.

La besogne des chroniqueurs en retard est facile; le chemin est tout tracé : il ne reste plus qu'à louer.

Ceux qui ont vu sont désormais édifiés; ils savent tout ce que l'on peut attendre d'une di rection habile et intelligente et en présence des merveilles accomplies, ils comptent, à bon droit, sur des fêtes brillantes, qui vont peupler d'a mateurs, pendant toute la belle saison, les allées de ce nouveau Pré-Catelan.

Dire aux amateurs de fêtes champêtres toutes les surprises que les attendent serait chose diffi cile. Nous préférons les engager à lire la char mante description qui en a été faite dans le *Journal de Lille* par M. Ch. De Franciosi et que le manque d'espace ne nous permet pas de re produire. Toutes les merveilles des *Jardins de Lille* y sont passées en revue avec un véritable talent de description qui ferait supposer, à ceux-là seuls qui n'ont pas vu, qu'on exagère l'aspect magique que présente ce parc ravissant.

Du reste, la vogue qui est acquise à cet éta blissement n'étonnera personne, car la pré voyance de MM. les directeurs s'est attachée à ne rien omettre de tout ce qui pouvait et devait assurer aux visiteurs des distractions variées et parfaitement en rapport avec les goûts du pu blic.

On peut donc prédire à MM. Delvil et Levy un succès durable, des résultats qui seront à la hauteur de la mise en scène et en un mot des recettes... féériques. J. REBOUX.

Mercuriale du marché aux grains de Lille

DU 19 MAI 1858.

Table with 2 columns: Grain type and Price. Includes items like Blé blanc, Blé macaux, and Son.

Prix moyen (à l'hect.) des marchés du départe ment, plus Arras.

Table with 3 columns: Grain type, Current week price, and Previous week price. Includes Blé blanc and Blé macaux.

TAXE DU PRIX DU PAIN

dressé d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855.

Table with 2 columns: Bread type and Price per kilogram. Includes Pain de ménage, Pain de 2e qualité, Pain blanc, Pain de fleur, Les deux pains, Les quatre pains, Les huit pains.

FAITS DIVERS.

— Il y a quelques jours, on a fait sur la Seine, en aval du Pont-Royal, l'essai d'une nouvelle cloche à plongeur, dans laquelle étaient renfer mées six personnes.

Un grand nombre de curieux répandus sur la berge et le long du quai, assistaient à cette ex périence qui paraît avoir eu un bon résultat.

— On a beaucoup parlé, dans ces derniers jours, d'une personne morte tout récemment à Versailles, après y avoir vécu pendant de lon gues années sous le costume féminin, et qui a été reconnue pour être un homme, au moment où on a dû l'ensevelir. On a donné à ce person nage mystérieux un nom qui n'est pas celui sous lequel il était connu. On lui a prêté aussi une manière de vivre et des habitudes qui ne paraissent pas avoir été les siennes.

Cette fausse dame, d'après nos renseignements particuliers (dit M. Guinot, dans le Pays), se nommait la comtesse de Solège de Lange, der nière survivante d'une noble famille. En sa qua lité d'ancienne supérieure de couvent, elle por tait un costume monastique qui favorisait le dé guisement, et elle touchait une pension de 6000 fr., qui sans doute avait été le principal mobile d'une ruse si audacieuse.

L'aventurier qui s'était substitué à la vraie comtesse, que l'on suppose morte en émigra tion, et dont il avait accaparé les papiers, a joué ce rôle pendant plus de quarante années, sans exciter le plus léger soupçon, sans que le moins d'incident vint le trahir et le dévoiler.

La prétendue comtesse vivait dans la retraite, mais non pas cependant sans quelques relations assez suivies avec la société aristocratique de Versailles, qui l'entourait de toute sorte de con sidération, d'égards et de prévenances. Chacun la saluait très-bas lorsqu'elle passait, embégui née dans sa guimpe et dans ses coiffes. On ne pouvait guère deviner un homme sous ce tra vestissement, et il y a d'ailleurs un âge où les figures n'ont plus de sexe.

Quelques familles poussaient les attentions délicates jusqu'à lui envoyer les primeurs et les plus beaux fruits de leurs jardins.

Le mystère qui entoure encore cette aventure sera sans doute éclairci. C'est le plus extraordi naire qui soit arrivé en ce genre depuis le fa meux comte de Ste.-Hélène, dont l'histoire est plus dramatique, mais non pas plus étonnante.

La contre-partie de ce travestissement s'est passée, il y a quelques années, à Bruxelles. A la mort d'un chef de division au ministère des af faires étrangères, on reconnut que cet employé supérieur était une femme.

Elle était entrée dans l'administration comme surnuméraire, et avait passé par toute la filière des emplois subalternes pour arriver au poste de chef de division chargé de la correspondance politique, qu'elle régeait avec une grande habileté.

— Un village du canton de Beaumont, arron dissement de Pontoise, vient d'être le théâtre d'un horrible assassinat.

Un de ces jours derniers, le nommé Benoit G..., employé comme garde de nuit au chemin de fer du Nord, se présenta, vers neuf heures du soir, devant le commissaire de police. « Je viens, dit-il, me constituer prisonnier, j'ai as sassiné ma femme. »

G..., militaire libéré du service depuis envi ron trois ans, était revenu au hameau de Persan son pays natal, et s'y était marié. Ayant obtenu une place au chemin de fer, il paraissait satisfait de sa condition. Exact dans son service, d'une bonne conduite, il jouissait d'une excellente réputation. Aussi le commissaire de police hésita-t-il tout d'abord à le croire et le prit-il pour un fou; mais lorsqu'il lui montra ses vêtements tachés de sang, le magistrat ne douta plus et, as sisté de la gendarmerie et d'un médecin, il se rendit à Persan pour constater le crime.

G..., ainsi qu'il l'a déclaré, était continuelle ment tourmenté par sa femme, qui, d'un caractère acariâtre, lui cherchait, pour les causes les plus futiles, des querelles interminables. Vers huit heures du soir, une de ces querelles avait eu lieu entre les époux, par suite de laquelle le mari, perdant patience, s'est armé d'une serpe, puis aveuglé par la colère, il a frappé sa femme avec une telle violence qu'il lui a fendu le crâne, déchiré les épaules, la poitrine, abattu le poi gnnet droit, et qu'il n'a suspendu ses coups que lorsqu'il a vu sa malheureuse victime tomber à ses pieds, sanglante et mutilée.

Alors, saisi d'épouvante, déplorant le crime qu'il venait de commettre, il est allé se consti tuer prisonnier.

A l'arrivée du magistrat, la femme G... don nait encore quelques signes de vie, mais les soins du médecin ont été inutiles; elle n'a pas tardé à rendre le dernier soupir.

Benoit G... a été mis à la disposition de la justice et écroué à la maison d'arrêt de Pontoise.

— Un fait de somnambulisme assez singulier s'est produit dans la nuit de samedi à dimanche, à Rouen. Un jeune homme qui habite le quai du Havre, le sieur F..., revenait, vers une heure du matin, chez lui, lorsqu'il aperçut un fantôme blanc se promenant sur le bord de la Seine, près de l'endroit où se trouvent amarrés les bateaux de la compagnie anglo-française. M. F... s'approcha et vit un homme dans le simple appareil si galamment exprimé par le poète, et qui s'avavançait hardiment vers la Seine; il lui parla et, n'en recevant pas de réponse, lui pris le bras, le secoua un peu fort, et s'aperçut qu'il avait affaire à un somnambule qui, réveillé en sursaut, parut fort étonné de se trouver à une heure aussi indue dans un costume aussi léger, sur le bord de la Seine. Il résulta des explica tions qu'il fournit que ce somnambule était un garçon marchand de vin qui, pendant la nuit, sous l'influence d'une hallucination magnétique, avait entrepris cette excursion, qui aurait pu lui être funeste sans le secours de M. F...

— L'Islande est affligée en ce moment par une épidémie qui décime les troupeaux de moutons, la principale richesse des habitants. Cette calamité a divisé la population en deux grands partis, dont l'un voulait combattre le mal au moyen des remèdes prescrits par l'art ordinaire, tandis que l'autre demandait tout simplement que l'on abattît tous les moutons malades. En effet, le parti radical tua 100,000 moutons; mais ce massacre excita une telle indignation parmi les adversaires, que le gouvernement danois sera peut-être obligé d'envoyer des renforts de trou pes en Islande.

— Un accident arrivé la semaine dernière à un habitant de Bourneville, canton de Quille beuf, vient de donner une fois de plus raison au dicton si connu : « Il y a un Dieu pour les ivrognes. »

Le sieur D..., marneron, raconte le *Cour rier de l'Eure*, avait travaillé une grande partie de la journée à une marnière avec ses deux ou vriers. Cédant à une soif dévorante qui le tour mente habituellement, il donne à ses deux ou vriers, qui sont sur le bord, le signal de le re monter; puis, arrivé au bord, il les invite à se désaltérer avec lui. Douze litres de vieux cidre, que contenait une énorme bouteille de grès, sont promptement absorbés et immédiatement nos hommes font voir le tour, comme ils disent, à un litre d'eau-de-vie qui fait partie de leurs provisions.

Cependant, en dépit ou peut-être à cause de ce traitement énergique, leur soif semble aug menter : le sieur D. se rappelle qu'il a laissé un second litre au fond de la marnière. Pour l'aller chercher, il se met dans la corbeille fixée à une extrémité du câble, enroulée sur l'arbre tour nant; ses compagnons s'emparent de la mani velle et D... commence à descendre. Tout va bien un instant; mais tout à coup la manivelle échappe des mains peu assurées des deux ou vriers de D..., qui descend avec une vitesse effrayante et tombe au fond de la marnière, profonde de 15 mètres.

Les deux ouvriers, n'osant lui porter secours, vont chercher des voisins. Deux d'entre eux-ci descendent dans la marnière, où ils s'attendent à trouver D... expirant ou mort; mais quelle est leur surprise de le voir sur son séant et plein de vie ! On l'assied dans la corbeille et on le re monte. Pendant que s'effectue son ascension, D., incorrigible comme l'ivrogne de la fable, ne pense plus au danger qu'il vient de courir; il ne se souvient que du but de la descente, qui a failli pourtant lui être si fatale, et il crie aux voisins restés au fond : « Surtout, n'oubliez pas la bouteille ! »

Un médecin, arrivé peu d'instants après, n'a vait à constater que quelques meurtrissures aux reins du sieur D..., qui en sera quitte pour un repos de quelques jours.

— Voici un fait extraordinaire qui a vivement ému la population de Milianah :

Une petite fille de trois ans et demi, apparte nant à M. L..., garde du génie, est tombée dans un bassin plein d'eau et profond de 60 centimè tres. Sa sœur aînée, qui compte six ans et demi et qui se trouvait à quelques pas de là, crie au secours. Mais, comprenant que les secours arri veraient trop tard, elle se couche sur le rebord du bassin, étend ses bras au risque de perdre l'équilibre, et fait si bien qu'elle réussit, dans cette position hasardeuse, à atteindre la robe flottante de sa petite sœur, qu'elle attire à elle et la sauve d'une mort presque certaine.

De la part d'un enfant de six ans, cet acte de courage et de sang-froid est admirable.

— On a affiché ces jours-ci, dans le vestibule du tribunal de première instance de Berlin, un document monstre, portant les noms de 1,200 intéressés d'une caisse de mariage déclarée en faillite. Ce document est écrit sur du papier sans fin et il a environ deux mètres de haut sur cinq mètres de long.

— Un assassinat a été commis à Berlin en plein jour, sur la route très-fréquentée de Post dam. On a tué d'un coup de feu un paysan qui conduisait une voiture, et ouvert par effraction un coffre contenant de l'argent et des papiers.

rances, et qui avait mortellement atteint en elle, non-seulement la reine et la femme, mais en core la mère. Lorsqu'elle fixa ses yeux sur le bracelet, souvenir de la naissance de Frédéric, son fils préféré, elle se dit, en soupirant, que la vie du prince avait bien peu ressemblé à l'éclat de ces pierreries; que sa jeunesse avait été bien triste, bien sombre, bien décolorée, bien fertile en larmes. Elle déposait sur ce bijou des baisers à l'adresse de son fils, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et qu'on vit entrer les princesses Ulrique et Amélie.

La reine se tourna vers elles, et la mélancolie s'effaça de ses traits à la vue des doux et jolis visages de ses filles, qui se présentaient à ses regards en toilettes de bal ravissantes et du meilleur goût.

— Ah ! que vous êtes usperbe, mon auguste mère ! s'écria la princesse Amélie, âgée de dix-sept ans, et, avec une vivacité enfantine, elle jeta les bras autour de la haute et noble taille de Sophie-Dorothee, dont elle admira avec joie l'éblouissante parure. Vous avez ravi au ciel tous ses astres, et votre visage rayonne au milieu de ces étoiles comme le soleil le plus resplendissant.

— Flatteuse ! répondit la reine en souriant. Si ton père t'entendait, quelle ne serait pas sa colère; et quel nom lui donneras-tu, si tu m'ap pelles le soleil ?

— Eh bien, lui, c'est Phébus, qui conduit cet astre avec ses coursiers resplendissants d'or, et lui prescrit sa route.

— Tu as raison, soupira la reine, il la lui prescrit, et le soleil doit obéir à la volonté de Phébus ! Pauvre reine, pauvre soleil, qui n'a pas même le droit d'envoyer ses rayons où il veut !

— Mais qui le prend, dit Amélie en riant et en montrant le diadème que portait sa mère; car je présume fort que notre auguste roi et père n'a pas précisément ordonné que Votre Majesté paraisse dans tout cet éclat.

— Ordonné ! s'écria la reine tremblante. Il entrerait en fureur s'il me voyait : vous savez combien il méprise la parure et une vaine magnificence.

— Il réfléchirait aussitôt qu'avec le prix de ce diadème on pourrait faire construire une belle route, et qu'avec celui de ce collier on engage rait dix géans pour sa garde, reprit Amélie.

Puis s'adressant à sa sœur, qui s'était retirée en silence dans l'embrasement d'une fenêtre : — Et toi, Ulrique, tu ne dis mot ? L'éclat de Sa Majesté t'aurait-il éblouie au point de te faire perdre la parole, ou bien te demandes-tu qui tu inviteras à danser ce soir ?

— Non pas, répondis gravement la princesse Ulrique; je songeais que si un jour j'étais reine, j'exigerais de mon mari qu'il me laissât parfaite ment libre du choix de ma toilette et ne me défendit jamais de porter des brillants; car, une fois reine, je veux en mettre otus les jours. C'est une parure vraiment royale, et jamais notre auguste mère n'a été plus reine qu'aujour d'hui.

— Voyez donc cette fière et arrogante prin cesse, qui parle de devenir reine comme d'une chose qui va de soi et ne fait pas l'ombre d'un doute ! Sais-tu si le roi, notre père, te destine à ce rang ? Ah ! peut-être a-t-il déjà choisi pour toi quelque petit margrave ou quelque prince apanagé parfaitement inconnu, comme le mari de notre pauvre sœur de Baireuth.

— Je ne donnerai jamais ma main à un tel prince ! s'écria vivement Ulrique.

— Il le faudrait bien, si ton père l'ordonnait, dit la reine d'un ton grave.

— Non, j'aimerais mieux mourir !

— Mourir ! répéta Sophie-Dorothee en soupi rant. On désire souvent la mort sans qu'elle ar rive. Nos soupçons ont rarement la force de l'at tirer vers nous, et nos mains sont trop faibles pour la presser sur notre cœur. Tu obéirais à ton père comme nous lui avons tous obéi, comme l'a fait ton frère, le prince royal lui-même.

— Pauvre frère ! soupira Amélie. Enchaîné à une femme qu'il n'aime pas, quel malheur ce doit être !

Ulrique haussa les épaules.

— N'est-ce pas là, demanda-t-elle, le sort de tous les princes et de toutes les princesses ? Eh bien, quant à moi, je veux devenir au moins une reine puissante, puisque je ne peux être une heureuse bergère.

— Et moi, s'écria Amélie avec exaltation, j'é pouserais plutôt l'homme le plus pauvre et le plus obscur, si je l'aimais, que le prince le plus riche s'il m'était indifférent.

— Vous êtes folles toutes les deux, dit la reine en souriant. Il est heureux pour vous que le roi ne vous entende point; sa colère vous accablait, et il chercherait dès aujourd'hui pour toi, Amélie, un souverain, et pour toi, Ulrique, un petit margrave apanagé. Mais écoutez, mesdames, j'entends la voix du grand-maître des cérémonies. Il vient nous prévenir que nos hôtes sont réunis. Prenez un air radieux; le roi veut que nous soyons gaies. De la gaieté donc; mais souvenez-vous que Sa Majesté a des espions partout, et si vous causez avec Pollnitz, n'oubliez jamais qu'il rapporte au roi chacune de vos paroles. Soyez aimables à son égard, et

surtout, s'il fait tomber la conversation sur le prince royal, montrez aussi peu que possible d'intérêt et d'affection pour Frédéric; plaisez plutôt sur son existence romanesque à Rheins berg : c'est le meilleur moyen de gagner pour vous et pour votre frère les bonnes grâces du roi. Et maintenant venez, mes filles; allons au près de nos invités.

Au même moment, Pollnitz, grand-maître des cérémonies, ouvrit les portes pour annoncer à Sa Majesté que la société était réunie, et les dames d'honneur de la reine et des princesses sortirent d'une pièce voisine.

Sophie-Dorothee fit signe à ses filles de se placer à ses côtés; précédée du grand-maître des cérémonies et du maréchal de la cour, elle traversa les salons, distribuant ça et là un sou rire, une parole bienveillante, et laissant tom ber ses regards envieux sur cette cour heureuse, qui la saluait de murmures d'admiration.

Ah ! quelle orgueilleuse félicité gonfla son cœur lorsqu'elle entra dans la salle du trône aux sons de la musique; lorsqu'elle vit s'incliner devant elle tous ces seigneurs couverts de déco rations, toutes ces femmes altières resplendis santes de parure; lorsqu'elle sentit que sa vo lonté était plus puissante que celle de toute cette cour réunie; qu'un sourire de ses lèvres avait plus de prix, était accueilli avec plus de joie que le sourire de la fiancée la plus chérie; que son regard répandait, comme le soleil, la lumière et le bonheur; que tout se courbait de vant elle, et qu'il n'y avait là personne devant qui elle dût courber la tête ! Personne ! Le roi, son époux, n'était pas à côté d'elle ! Le roi ne lui imposait pas aujourd'hui le joug de sa pré sence et de ses manières brutales. Elle n'était pas une femme tremblante et contrainte, mais